

Le Libertainaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :
Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.

Pour l'Etranger :
Un an. 10 fr.
Six mois. 5 fr.

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social
qui assure à chaque individu le maximum de bien-être
et de liberté adéquat à cha que époque.

Une Défaite

La triste fin de la grève des métallurgistes ne nous a point surpris.

Les éléments de la défaite étaient, dès les premiers jours, visibles, — je dirai même tangibles.

Il y avait d'abord les circonstances matérielles, la crise, le marasme industriel inhérent à la cessation des marchés de la guerre. Cet état de choses, à lui seul, suffisait pour vouer à la stérilité un mouvement borné à des fins corporatives et orienté dans des voies pacifiques.

Il y avait aussi l'opposition des états-majors cégétistes, lesquels, ayant traité avec le patronat, ne pouvaient personnellement que désapprouver l'insubordination ouvrière, l'atteinte portée collectivement à leur prestige et à leur autorité.

Il y avait encore le mauvais vouloir de certains fonctionnaires qui font du *bolchevisme* pour la galerie, mais qui, dans l'exercice de la fonction, ne souffrent aucune atteinte à la discipline syndicale.

Autant dire que la grève des métaux n'était pas viable.

Elle eût pu cependant revêtir de l'intérêt et tendre vers des résultats sérieux si l'instinct des travailleurs avait trouvé une issue dans l'action et si les efforts des anarchistes n'avaient pas été sournoisement entravés par ceux-là mêmes qui semblent, en paroles, les plus rapprochés des anarchistes.

Les grands organes de la bourgeoisie avaient flairé le péril. Anxieux, ils se tenaient à l'affût des rumeurs, des propos, des résolutions susceptibles de leur fournir des indices sur l'orientation de la grève. Et quand ces indices semblaient révéler une tendance vers les revendications « politiques », l'anxiété se changeait en angoisse et en fureur. « Une grève générale survenant à l'heure actuelle », disait le *Temps*, serait un désastre. »

Le cauchemar des dirigeants était de voir la solennité de l'heure triomphale, troublée par des revendications populaires ; de voir la paix se conclure, se signer au milieu d'une agitation protestataire des masses ; de voir les requins

de finance et d'industrie — profiteurs de guerre et de paix, débiteurs récalcitrants d'un Etat démocratique dont les rigueurs frappent sans merci les Humbles — cités bruyamment dans le forum... le cauchemar bourgeois c'était d'entendre le tumulte d'un bas dominant le canon de la victoire !

Aussi, quel ton rassuré et paternel priront les organes de la Bourgeoisie dès qu'ils virent le « péril » définitivement conjuré.

L'institution de soupes communistes dans des cois épars de banlieue les combla d'aise.

Non seulement il n'y avait plus à craindre l'extension du mouvement, mais la grève était frappée à mort. Sa fin n'était plus qu'une question de jours.

Le haut patronat triomphe. Il est comme Pyrrhus-Clemenceau, content, bien content. Il s'amuse à présent. Il commet de « petites rosseries », nous dit le secrétaire de la Voiture, Tommassi.

Les ouvriers hafoués, battus, humiliés et offensés ont la satisfaction de lire dans les journaux du Parti les boniments ineptes assaisonnés de lieux communs fétides envers le Patronat.

Si vraiment ils n'ont été que des esclaves aux yeux clignotants à la lumière du jour, aux membres défaillants de ne plus sentir le poids et la meurtrissure des fers, leur sort est mérité et le patronat ne les brimera jamais assez.

Mais si, comme nous le croyons, un noble instinct, réprimé aussitôt par les bergers, décida leur mouvement à l'origine, on peut déplorer que le défaut d'énergie et le manque d'intelligence n'aient pu triompher des obstacles perfides suscités par les adversaires de la grève, mais aussi il faut rendre hommage aux dévouements et aux efforts individuels restés infructueux.

La leçon ne sera pas perdue si les causes de la défaite sont étudiées, les responsabilités recherchées, et des sanctions rigoureuses prises contre les lâches et contre les traîtres.

A ce prix la défaite sera une Victoire. RHILLON.

LES GUERRES

« Il y a toujours eu des guerres, il y en aura toujours. »

Les « forts », les pessimistes qui font cette affirmation sont de trois catégories : les perroquets qui ne peuvent apprendre ; ceux qui ne veulent apprendre ; et ceux qui ont intérêt à ce que les peuples se battent.

« Pourquoi les guerres ? » Voilà la question. D'autres ont déjà fait ici et mieux que je ne l'aurais fait moi-même, le procès des causes des guerres à travers l'histoire. Et c'est parce que nous connaissons les origines des guerres qui ensanglantèrent le monde que nous pouvons affirmer qu'il n'y aura pas toujours des guerres.

Autrefois, au temps où les provinces formaient autant de petits Etats, souvent rivaux à cause de la rivalité des seigneurs leurs maîtres entre eux, ces provinces se battaient entre elles. Et certainement qu'à ces moments les pacifistes, les interprovincialisistes devaient passer pour des utopistes et des malfaites ! Les événements aidant le progrès, des intérêts transformés ou mieux compris firent que ces provinces s'allièrent et formèrent les grands Etats. Les utopistes eurent raison.

L'Amérique du Nord et celle du Sud se firent une guerre acharnée pendant quatre ans, à propos de l'esclavagisme. Celui-ci est aboli, l'Amérique est une.

L'évolution, le transformisme ne connaissant pas plus les bornes que les bornes, vont obliger les hommes à la faire pour les Etats modernes ce qui s'est fait naguère pour les provinces, pour les Amériques : les Etats Unis du monde. Et nos descendants trouveront aussi bête les guerres modernes que nous trouvons stupides les guerres anciennes, entre Picards et Normands par exemple, entre Nordistes et Sudistes.

Les hommes vont comprendre, sentir, que l'entente et l'entraide sont supérieures, pour leur vie, à l'entreguerre, à l'entretrépassé.

Et les capitalistes, les dirigeants, par la force des choses, sont eux-mêmes obligés de coopérer inconsciemment à ce nouvel état de choses.

Ne nous ont-ils pas déjà fait entendre par leurs porte-plumes, qu'il y avait des Allemands plus sympathiques que d'autres : ceux de la Sarre, du Palatinat !.

Des « Boches » meilleurs que d'autres !.. Il y a encore un an, vous auriez presque été coiffé si vous aviez osé avancer semblable hérésie !

La Révolution sociale monte partout. Les bourgeoisies sentent le besoin de se serrer les coudes pour faire face au seul ennemi véritable : le peuple, en marche vers son intégral affranchissement, comprenant, lui aussi, que ce but ne peut être atteint que par l'action internationale.

L'intervention des alliés en Russie, en Hongrie, a montré aux peuples qu'en fait il n'y a sur terre que deux ennemis : les exploités et les exploités, l'international financière et l'international ouvrière.

Mais c'est encore la guerre, diront certains. Oui, c'est encore la guerre. Mais c'est la guerre de ceux qui veulent que tous et toutes vivent, contre ceux qui veulent qu'eux seuls vivent. La guerre de ceux qui veulent unir pour la paix, contre ceux qui veulent diviser pour régner.

Cette guerre finira comme les autres ; elle finira les autres car son objectif n'est ni le rapt, ni la rapine, ni la domination. Son but n'est pas d'intervenir le rôle des classes sociales, mais d'abolir castes et classes et de dresser la société des hommes et des femmes sur leurs ruines.

Quand la production sera basée non sur les intérêts de quelques-uns, mais sur les besoins de tous et que tous y participeront, quand les directives de tous appartiendront à tous, alors seulement,

DOS A DOS

Cherchons ce qu'ils ont dit aux foules condamnées

A prendre un bain de sang long de plusieurs années.

Fouillons dans leurs écrits, dans leurs discours, dans tout

Ce qui nous a boursé le crâne « jusqu'au bout » ;

Relisons les journaux, les livres, les affiches

Qui nous chantaient : « Demain, vous mangerez des miches » :

Dans ce fatras de mots pleins de sonorité,

Nous ne trouverons pas un grain de vérité !

Mentir, c'est le talent ; régner, c'est l'âme envie

Qu'ils ont entretenue durant toute leur vie,

Avec la volonté de faire leur chemin

Jusque sur les débris de tout le genre humain.

Quels que soient leurs faux nez, leurs masques, leurs emblèmes,

Ils ont le triste honneur d'être partout les mêmes,

Et c'est pour les besoins d'un même capital

Qu'ils ont fait un charnier du monde occidental !

De Paris à Berlin, de Pétersbourg à Vienne,

Ils ont voulu cela — Peuple qu'il t'en souviennes ! —

Pour te courber le dos comme aux siècles passés...

Et c'est l'heure ou jamais de leur répondre : « Assez ! »

Eugène BIZEAU.

Nouvelle Recrue

A ceux qui ne nous comprennent pas encore

Camarades du Libertainaire,

C'est une nouvelle recrue qui se présente à vous, recrue sincère, dont l'orientation vers votre parti est due, peut-être

surtout, à ce que les événements qui viennent de se dérouler et ceux qui se déroulent encore actuellement ont forcés d'ouvrir les yeux.

Dès l'âge où l'on ne peut, sans risquer de se faire traiter de morveux,

émettre une opinion non conforme à la sacro-sainte tradition, j'ai toujours

éprouvé une « dangereuse » propension vers des idées qui, je m'en aperçois, forment la base de votre doctrine.

Mais, avant la guerre, je bornais toute mon action à une lutte « à une propagande anticléricale acharnée, à laquelle je me consacrais dans toute la mesure de mes moyens ; je voyais dans le cléricanisme, avec son hypocrisie, le seul, ou tout au moins le seul danger ennemi de la société, de son bonheur et de son progrès.

Mais la guerre a passé devant mes yeux, je conserve toujours aussi violentes ma haine et mon ardeur combattive vis-à-vis des ministres du Culte du Mensonge et de l'Hypocrisie ; je considère toujours le cléricanisme comme le plus grand ennemi du genre humain, comme celui qu'il faudra abattre le premier pour délivrer les masses du bandage et du carcan qui les font pareilles à des bêtes de somme émasculées ; mais je ne me le représente plus que comme un faisceau de tendances ; les plus importantes et les plus dangereuses sans doute : parce que les plus sournoises et les plus insidieuses, mais seulement comme un des faisceaux des tentacules de la pieuvre symbolique ; je me rends compte qu'il n'est pas le seul ennemi à détruire.

Et si je m'adresse à vous, postulant le « dignus intrare » dans votre fédération, c'est parce que j'ai vu que, pendant la guerre, c'est la seule qui soit demeurée à peu près obstinément fidèle à ses principes. Voilà deux ou trois ans la lecture de l'Humanité me donnait la nausée. Le Parti s'est un peu ressaisi depuis, je ne partage pas, je l'avoue franchement, toutes les opinions de vos collaborateurs à son sujet et lui conserve encore quelques illusions.

Mais son attitude de guerre m'a en général douloureusement surpris. Quelques procédés récents, dont le vôtre, m'ont orienté vers votre fédération ; je suis devenu lecteur et propagandiste de votre Libertainaire, dans lequel je vois, avec plaisir, exposées des opinions qui sont miennes ; je n'approuve pas tout sans réserve, mais j'ai constaté avec plaisir quelques divergences de vues, même entre vos collaborateurs et collaborateurs ; divergences sans importance le plus souvent, et ayant trait à des questions

mais alors seulement, les guerres seront finies.

« Il y a du travail ! » Eh ! parbleu, oui ; mais ce n'est pas en répétant cette phrase et en se regardant le nombril que cela avance les choses.

Que TOUS ceux qui veulent réellement, sincèrement, voir régner la paix parmi les humains, viennent apporter leurs efforts aux phalanges déjà en route, et ainsi le nombre s'accroissant des précurseurs, la tâche sera moins lourde pour chacun.

Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous, leur inertie faisant la force des faiseurs de guerre.

V. LOQUIER.

Les Intellectuels vers le Proletariat

Les préparateurs en sciences physiques, chimiques et naturelles sont entrés à la C. G. T. Peu nombreux, ils s'y trouvent perdus parmi les centaines de mille de terrassiers, cheminots, maçons, etc. Personne n'a fait attention à eux et leur entrée est passée à peu près inaperçue.

C'est cependant un événement significatif. Il réalise une prédiction de Karl Marx qui a dit que les intellectuels se confondraient un jour avec le prolétariat.

A vrai dire la chose ne se fait pas tout à fait comme l'auteur du *Capital* avait cru. D'après lui, le simple jeu du système capitaliste devait, réduisant les travailleurs du cerveau à l'état de salariés de plus en plus pauvres, les faire quitter les rangs de la bourgeoisie pour passer à la classe ouvrière. La terrible guerre qui vient de finir a précipité les événements. Placé par la hausse effroyable du coût de la vie dans une situation très inférieure à celle de l'ouvrier manuel, l'intellectuel comprend qu'il ne peut se sauver qu'en employant les moyens qui ont réussi à l'ouvrier, à savoir l'association, l'élucidation des intérêts communs et la lutte contre l'employeur, Etat ou particulier.

L'intellectuel, en théorie, appartient aux classes dirigeantes. Instruit, doué, parfois d'une intelligence supérieure, il a sa place naturelle dans les organismes de direction, formant en quelque sorte le cerveau social, comme architecte, ingénieur, professeur, etc. ; il donne aux maîtres les conseils sans lesquels ceux-ci ne pourraient rien faire. En retour, il bénéficie d'une situation matérielle et morale supérieure à celle du manuel ; pour un travail plus propre, moins long, moins fatigant, il est payé beaucoup mieux. La considération et le respect sont la récompense de ses efforts ; en Russie, le pauvre étudiant, mal logé, mal vêtu, voyait s'ouvrir devant lui les portes des maisons les plus riches, les plus nobles, par le seul fait qu'il avait une noblesse qui tenait lieu de toutes : l'intelligence.

Malheureusement, l'évolution des sociétés n'est pas en tout un progrès ; avec l'industrialisation croissante, la considération ne va plus qu'à l'argent. L'intelligence devient une marchandise qui subit comme les autres, la loi de l'offre et de la demande, le travail du cerveau est assimilé au travail des mains ; au regard du grand bourgeois, l'intellectuel n'est plus qu'un employé ou un domestique d'un genre particulier. Dans sa morgue ploutocratique il tient dans un mépris à peu près égal, l'ouvrier du cerveau et l'ouvrier des mains et il paye moins l'ouvrier du cerveau qui, jusqu'ici n'a pas su se défendre.

L'intellectuel se croit, en effet, un bourgeois et jusqu'ici, il s'est tenu du côté conservateur de la barricade. Les rares scientifiques issus du peuple ont cru s'élever par l'instruction ; la masse des autres nés dans les classes moyennes, pensaient défendre leurs intérêts propres en soutenant, dans les usines, comme ingénieurs, dans leur enseignement, comme professeurs les intérêts des patrons.

Etroitement logé dans son petit appartement de la rue Claude-Bernard, obligé de compter pour faire face au loyer, pour payer les vêtements qui doivent être décents, pour faire instruire ses enfants s'il a fondé une famille, l'intellectuel est loin d'avoir la vie enviable que Fournier s'imagina. Sa mise le différencie peu d'un employé, dans la rue il n'est guère possible de les distinguer, souvent même l'employé a plus belle allure.

Ses connaissances, rabaisées avec les années, au rang d'une routine professionnelle, lui donnent au lieu de joie, l'ennui de la chose qui recommence chaque jour.

Privé des plaisirs de la société par la médiocrité de sa situation, il vit entre un très petit nombre de personnes. Quelques semaines, tous les ans, dans un

« petit trou pas cher », une soirée au théâtre de temps à autre », pas souvent, voilà les seuls plaisirs de sa vie.

L'intellectuel aurait pu penser que la société qui lui payait aussi chichement toute une vie d'efforts pénibles, son application soutenue d'écolier, les jours et parfois les nuits de sa jeunesse passés à une table de travail sur des livres arides, ne méritait guère qu'il la défende. Il la défendait, néanmoins, avec ses diplômes en poche il se croyait un bourgeois, il était pour l'ordre, parfois pour le trône et l'autel. Les circonstances que nous traversons transformant sa médiocrité en misère, l'intellectuel se dit que peut-être il s'est trompé.

Un menuisier gagne 25 francs par jour : il est encore des chimistes qui gagnent 200 francs par mois. Lequel du chimiste ou du menuisier est le bourgeois ?

Aussi, voyait-on, le Premier Mai des bandes de jeunes gens descendre la Montagne-Sainte-Genève. Ils allaient vers la rue insurgée, commençant à sentir qu'eux aussi avaient des revendications à formuler et que les seuls moyens de les faire réussir étaient les moyens des travailleurs manuels.

Instituteurs, professeurs, ingénieurs, vous êtes des ouvriers ; c'est-à-dire des gens qui vivent de leur travail. Votre ennemi n'est pas le menuisier, le serrurier ou le maçon. Ils sont ignorants, vulgaires, mal habillés, mais à qui la faute sinon à la société injuste. Songez à ce que vous seriez si vos parents vous avaient envoyés à l'école primaire au lieu de vous envoyer au lycée. Votre ennemi, c'est le grand bourgeois qui ne s'est donné que la peine de naître et qui, souvent paresseux et stupide, n'a que son argent pour toute supériorité.

A une transformation sociale, les intellectuels n'ont rien à perdre, car dans la société présente ils ne sont que les valets des riches.

Dr Madeleine Pollotier

La Guerre continue

L'ennemi a signé la paix. Notre ennemi ? Non, l'ennemi de je ne sais qui, mais pas notre ennemi. Notre ennemi ce n'est pas l'Allemand, le Chinois ou le Marocain, notre ennemi c'est notre maître, c'est l'Autorité. Notre ennemi c'est l'Etat. L'Etat qui a pour mission de favoriser l'enrichissement du riche au détriment du pauvre, de maintenir l'exploitation de l'homme par l'homme, d'entretenir la méintelligence entre les peuples de différentes langues et de briser toute initiative individuelle. L'Etat c'est la servitude. Nous, ce que nous voulons, c'est l'Anarchie, c'est-à-dire la libre évolution, la vie normale.

Nos rêves, nos aspirations, nos désirs sont diamétralement opposés aux tendances de l'Etat. Une paix entre lui et nous est impossible. Nous sommes des ennemis irréconciliables. Et si nous devons faire la guerre, ce n'est pas une guerre pour l'agrandissement du domaine des princes et des rois. Ce n'est pas plus une guerre pour la défense de la patrie ou pour alimenter les coffres-forts des rois de la finance. Notre guerre est contre les privilégiés, contre les riches, contre tous les piliers de l'Etat, en un mot contre l'Autorité.

Dans la guerre de peuple à peuple, notre place est à l'arrière. Dans la guerre de l'exploité contre l'exploiteur, du crève-la-faim contre le jouisseur, de l'esclavage contre le Maître, notre place est à l'avant, en première ligne, corps à corps avec l'ennemi.

Ce que nous devons abattre, ce n'est pas telle ou telle nation, tel ou tel souverain, c'est l'Autorité.

La guerre contre l'Allemagne a duré des années ; la guerre contre l'Autorité aura duré des siècles. Mais notre ennemi ne pourra pas signer la paix ; quand nous serons victorieux, c'est qu'il sera éteint.

Contre l'Autorité nous continuerons la guerre... jusqu'au bout.

MART-CELL.

A Marseille, le Dimanche 6 Juillet 1919

ETABLISSEMENT DES PINS
au Vallon de la Barasse

Fête Champêtre Artistique et Ouvrière

Organisée par le Syndicat du Bâtiment au Bénéfice des Œuvres Sociales

== CONCERT == CAUSERIE == BAL ==

Prix de la Carte : UN franc

Les Méfaits du Centralisme

L'Allemagne est le berceau du centralisme ouvrier. Avant la guerre il était donné en exemple aux ouvriers français, par opposition à la C. G. T., d'alors. Nos centralistes ne pouvaient dire un mot sans se répandre en louanges sur le système allemand, faisant tout pour l'implanter chez nous.

En Suisse plus particulièrement, les organisations ouvrières eurent à subir les assauts des centralistes.

La Suisse allemande, qui ne demandait qu'à se laisser absorber, fut bientôt conquise. Elle devint l'humus où poussèrent les fonctionnaires ouvriers permanents, grassement payés.

En Suisse romande il n'en fut pas de même.

Ils trouvèrent de la résistance; résistance méthodique, organisée, tenace. Ce qu'ils en ont eu du fil à retordre, les Huggler et les Ig (permanents d'alors à la Fédération des métaux, deux ans bêtés qui faisaient fuir leurs auditeurs et dormir leurs lecteurs : aujourd'hui, cela va de soi, députés socialistes); les Pauli et les Viret, de la Fédération du bois; Serrati, de la Fédération des maçons, celui-là même que nos socialistes portent aux nues, sans doute pour sa probité des anarchistes qui le pousse à démentir sans cesse et siement la vérité; les Schlumpf, de la Fédération des typos de Suisse allemande.

Les fédéralistes, heureusement, avaient leurs organes : à Genève, les anarchistes communistes dans le *Réveil*; à Lausanne, la Fédération des Unions ouvrières avec sa *Voix du Peuple* et son imprimerie communiste, systématiquement, infatigablement, défendirent le fédéralisme.

Pour concentrer leur argumentation, la *Voix du Peuple* de Lausanne éditait une brochure de 64 pages intitulée : « Centralisme et Fédéralisme ». C'est une œuvre collective. Le manuscrit en circula de groupe en groupe. On le discutait à Genève, Lausanne, Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds, Yverdon, partout. Il ne fut livré à l'impression que revu et mis au point par l'effort de tous. C'est un curieux et instructif exemple de travail fait « en camaraderie ». Comme l'administration et la rédaction de la *Voix du Peuple* (de Lausanne) et du *Réveil*, comme l'administration de la Fédération des Unions ouvrières, il fut exécuté avec le plus pur désintéressement par des travailleurs intellectuels et manuels après journée faite.

Cette brochure, publiée en 1910, n'a pour ainsi dire pas été connue en France. Elle y est sûrement introuvable aujourd'hui. Vous n'en lirez, camarades, qu'avec plus d'intérêt, j'en suis sûr, l'extrait suivant :

«... Puisque les centralistes aiment à donner en exemple les organisations syndicales allemandes, jetons un coup d'œil de ce côté-là et voyons ce qui y passe. Parlons des métallurgistes, qui sont des modèles à suivre, à ce qu'on nous dit, avec leur organisation si puissante, numériquement et pécuniairement.

Au printemps 1906, des métallurgistes de Hanovre, Breslau, etc., s'étaient mis en grève au nombre de quelques milliers pour une amélioration de salaire. Le mouvement était des plus légitimes, même au point de vue bourgeois, les comités centraux avaient exceptionnellement toléré la lutte. Mais voilà que l'association des patrons décida de se battre, et les grèves partielles n'ont pas pris fin, un lock-out général, englobant trois cent mille travailleurs en métaux, serait prononcé. Aussitôt grand émoi dans les secrétariats qui craignent pour les caisses centrales, et qui ordonnent la reprise du travail pour les grévistes de Hanovre et de Breslau et ceux-ci — sous peine de se voir lachés, insultés, sous peine surtout de se voir remplacés par des jaunes autorisés par l'organisation (comme cela s'est produit à Stettin et à Berlin) — d'obéir de suite et de rentrer à l'atelier ! C'est ainsi qu'on émasculait la dignité et l'énergie des salariés au nom d'une savante tactique qui a pour but essentiel de protéger la caisse ! L'argent compte ; les hommes ne comptent pas.

Fin 1908, les patrons Strebel, d'une fabrique de chaudronnerie de Mannheim, voulaient baisser les salaires de leurs ouvriers de moitié et même de soixante pour cent. Ils exigeaient la signature d'un contrat collectif, sous menace d'un lock-out des métallurgistes de la région, lock-out engagé dès le 1^{er} janvier et allant englober quinze mille travailleurs. Les cinq cents chaudronniers de chez Strebel, indignés de ces prétentions, se mirent en grève de suite. Aussitôt les fonctionnaires du « Deutscher Metallarbeiter Verband » (Fédération métallurgiste) pleins de sollicitude pour la fameuse caisse centrale, conseillèrent aux grévistes de céder. Nouvelle résistance des ouvriers à cette seconde pression. Là-dessus, colère effrénée des secrétaires centraux qui tiennent à être obéis comme des généraux de troupes. Ils usent d'abord de douces manœuvres pour venir à bout de « leurs » syndiqués. Toute la haute bureaucratie de la fédération s'en mêle : Massatch, Schneider, Martin et Vorholzer. Pour convaincre les ouvriers d'accepter une diminution de salaire et les impressionner fortement, Vorholzer, dans une réunion de grévistes, sort un télégramme de sa poche :

« Desse, 23 décembre, 9 heures 35. — A Buschbeck et Hebenstreit, district de Bischofsverda, on travaille pour l'usine Strebel. Environ cinq cents ouvriers sont occupés à ce travail. Mauvaise organisation. Rien à entreprendre en ce moment. »

Ce coup, droit porté, ne découragea pas les grévistes — les travailleurs allemands semblent vraiment avoir une ténacité admirable dans la lutte — qui volèrent à la presque unanimité (quatre cent soixante-sept contre quarante-trois et cinq abstentions) la continuation du mouvement. Alors Massatch, au nom du comité, déclara ceci, rapporté par la « Mannheim Volksstimme » du 23 décembre 1908 : « Le conseil directeur de l'Union vous a toujours laissé de la latitude dans vos actions. Il ne voulait pas intervenir dans la lutte d'une façon rude. Il a cru que le bon sens triompherait parmi vous. Nous nous sommes trompés. Le conseil directeur a donc résolu, hier, abstraction faite du résultat du vote d'aujourd'hui, qu'il faut en finir avec la grève. Je déclare en conséquence la grève dans la fabrique Strebel terminée. »

C'était là un acte de monarque, un acte d'absolutisme, un acte aussi de gouvernement central forcé d'avancer la faillite de toute sa tactique. Mais le comble, c'est que le télégramme cité plus haut était un faux, destiné à rompre la résistance ouvrière. Deux ouvriers de Mannheim, se transportant à Bischofsverda pour engager les ouvriers de là-bas à ne pas faire l'ouvrage de la fabrique Strebel, s'aperçurent qu'il n'y avait là aucune chaudronnerie, mais seulement une fonderie de métaux. Qu'importait aux fonctionnaires de la métallurgie ? Ce ne sont pas les scrupules qui les effrayaient jamais.

La démolitionnisme était désormais au camp des grévistes de Mannheim : le mouvement, se heurtant au patronat appuyé par les fonctionnaires, était mort avant d'avoir vécu : fruit bien amer et inévitable — fruit naturel — du centralisme, et du centralisme seulement.

Avons-nous tort de crier à la tyrannie ?

En toute occasion, on a vu la sollicitude des secrétaires pour la caisse. Ils ont le culte bourgeois de l'argent. Certes, sans cet argent ils ne seraient pas secrétaires. Mais ils ne devraient pas oublier que sans cotisations, ils n'y auraient pas de cotisations, et que les premiers regards sont dus, par conséquent, à ceux qui payent.

Somme toute, ils n'ont pareille considération pour la caisse que parce qu'elle est le rétrograde où ils trouvent abondamment le foin qu'ils mettent dans leurs bottes.

Quant aux syndiqués, en fait et d'une façon générale, ils ne peuvent trouver par elle un profit réel. Les frais énormes de toutes les bureaucraties syndicales ne dévalent-ils pas la meilleure part des cotisations ? D'autre part, il serait utopique de compter lutter avec nos sous contre les écus des patrons coalisés et appuyés sur les banques. Nous ne sommes pas des rêveurs, nous. Et l'on ne nous fera jamais croire que, argent contre argent, nous puissions combattre le patronat comme de puissance à puissance. Folie, s'il y en a une.

Donnons un exemple. Dès 1890, il existait en Allemagne deux organisations de patrons.

Mais c'est en 1904, à l'occasion de la grande grève des tisseurs de Crimmitschau que ces deux organisations prirent soudain l'importance qu'elles ont aujourd'hui.

On sait que les grévistes de Crimmitschau étaient soutenus par la solidarité pécuniaire de tous les syndicats ouvriers allemands, et que les secours de l'étranger ne leur firent pas défaut.

Mais qu'était-ce, quand on vit l'Association des Industriels allemands, si modeste encore, faire parvenir d'un seul coup deux cent mille marks (250.000 francs) aux patrons de Crimmitschau ?

Cet acte déroute les grévistes, détruit leur confiance, et la lutte prit fin sur-le-champ.

Lutter caisse contre caisse avec ceux qui peuvent réunir, du jour au lendemain, des centaines de mille francs, avoir d'immenses crédits au besoin, c'est un rêve de fous ou d'idiot, ou d'individus intéressés à paraître idiots, pourvu que ça leur rapporte !

Parlerons-nous encore de la grande grève anglaise de 1908, où cent mille mécaniciens, en sept mois, dévalèrent vingt-sept millions de francs, fonds de caisse, cotisations supplémentaires, souscriptions, etc. ?

Non, c'est un fonds humain, non pas un fond de capitaux, qu'il s'agit de former.

Il faut des hommes, — et des hommes d'action !

Assez de subordonnés, de marionnettes, des hommes ! Les meneurs à gages vont sourire, tant ils ont de mépris pour ceux qui les entretiennent. Qu'ils sourient ! Leur volonté peut être encore toute-puissante ; mais qu'ils prennent garde ! Louis XVI, à la veille de 1789, se figurait encore qu'il était le maître absolu de ses sujets, de leurs biens et de leurs destinées. Il disait à Malesherbes : « C'est légal, parce que je le veux ! » Quatre ans plus tard, sa tête tombait sur l'échafaud.

Roitelets, prenez garde ! Louis XVI en simili, vous êtes les maîtres des syndiqués (vos sujets), maîtres de la caisse (leur bien), maîtres de leurs destinées. Ce que vous voulez fait loi. Qui sait ce que demain vous réserve, vous qui vous dites « permanents » ? ... Que de comptes vous aurez à rendre !

Comme on le voit, la reproduction de ces lignes, qu'on dirait écrites d'aujourd'hui, vient à son heure. Eloquents sont les faits, éloquentes les commentaires. Et puisque, fatalement, l'histoire, avec quelques insignifiantes variantes, se répète, — nos camarades métallurgistes, en particulier, viennent d'en faire la triste expérience, — à nous, une bonne fois, d'aviser. Au centralisme et à ses innombrables et authentiques méfaits, au centralisme autoritaire et dictatorial qui produit fatalement des traites à la classe ouvrière, nous opposons le fédéralisme à base de liberté.

S. CASTEU.

Tribune Féminine

Empoisonnés

Sus au poison tabac, corollaire de l'abrutissant alcool !

Un camarade.

Qui fume le tabac ? Ce n'est point seulement le public mélangé des tramways, du métro, de la rue, des restaurants, des promenades publiques, des cinémas, des concerts, des bureaux de poste, des salles d'attente, des chemins de fer, des navires, des casernes, des villes et des campagnes ; de la capitale et de la province ; des ateliers et des champs ; des réunions publiques, électorales ou autres. C'est aussi, c'est surtout, le tabac, camarade, ouvrier manuel ou intellectuel.

Non seulement tu apportes ta lourde part de nicotine néfaste, à ce public mélangé dont tu fais partie, mais, lorsque tu seul fais public, au sein de tes réunions corporatives, rien n'apparaît changé. Toi, l'émancipé, le conscient, le courageux, le révolté, l'apôtre, le disciple, tu remplis les salles de réunion, belles ou laides, étroites ou vastes, de tes vapeurs étouffantes et nauséabondes, sans nul souci d'hygiène intelligente ou de sentimentale délicatesse. Tu parais ignorer : d'une part, l'existence déjà plus que suffisante du gaz carbonique impropre à la respiration et du poison humain qui se trouve dans tout air usé par la présence d'un grand nombre de personnes en salles ordinairement closes ; tu sembles ne pas connaître, d'autre part, les limites de ta liberté ; qui naissent dès que paraît l'individualité de ton voisin, un camarade : lui aussi a droit aux lumières spirituelles des militants de sa corporation, il veut se sentir en communion de cœur et de conscience professionnelle avec ses compagnons de labeur, s'instruire de toutes améliorations du sort commun.

As-tu réfléchi une minute, fumeur endurci, inconscient ou volontaire, au tort que tu causes à ton frère, à ta sœur, lorsque tu obliges ceux-ci, malades, à quitter une salle enfumée ou lorsque, — ils ne te le disent pas ! — tu empêches la bonne parole, le verbe, enflammé ou calme, d'arriver en toute fidélité jusqu'à leur entendement ? ! Oui, voilà un des méfaits du tabac : empêcher l'idée de jaillir aussi belle, aussi juste que possible du cerveau et de la bouche des orateurs ; pour qui les nicotine n'est ni respect, ni pitié ; créer entre l'orateur et les auditeurs, qui ne s'aperçoivent qu'au travers de nuages souvent épais et toujours nauséabonds, cette atmosphère saturée, hostile et toxique, qui empêche les libres et purs échanges cérébraux, producteurs des résolutions claires et promptes, parce qu'elle alourdit, cette atmosphère, elle paralyse en partie les cerveaux.

Essayez donc les salles vierges de toute nicotine. Employez-les, qui ne contents de respirer dans les grands magasins un air très raréfié, payez à Nicot, dans vos meetings, un si fort tribut ! Postérieurement en réunion, ah ! quels chauffeurs vous faites ! Instituteurs, que devient l'éducation ?

Compagnons du bâtiment, ah ! camarades pour qui nous avions un faible parce que, dès longtemps avant la guerre, vous étiez si courageusement antiféministes, vous êtes suaves avec votre fumée « à couper au couteau » ! Et vous contestez les parquets ! Cheminots, ah ! quelles cheminées à la Bourse du Travail ! A vous la palme de l'extrémisme ! Voiture et aviation, les plus sages, à vous celle du modérantisme ! Midinettes, intéressantes midinettes, vous n'avez point encore imité l'homme, au cours de vos réunions publiques. Nicot en est absent. On vous aime et on vous salue. Ligue des Droits de l'Homme, vous vous êtes bien tenue au cours de votre dernier grand congrès : vous avez chassé Nicot. Mais, que de revanches dans vos sections et au cours de vos dernières réunions ! Condition républicaine assez raisonnable, vous serez dans la perfection dès que vous aurez rejeté totalement cigarettes et pipes. Meetings pour l'émancipation, quel record vous concerne, celui de l'abstinence, ou celui du débordement tabagique ?

Camarades des « Fêtes du Peuple », chers camarades de la « Chorale », camarades impayables qui, entre deux répétitions, que disons-nous, entre deux mesures parfois, rendez hommage à Nicot, avez-vous jamais eu pitié de nos cordes vocales et des vôtres ? Suffisamment songé à ne pas porter préjudice à nos grandes et dévouées sœurs ? Avez-vous jamais pensé que la Musique qui est un grand art autant, et plus peut-être, que le Verbe, a droit à toutes les attentions, à tous les respects ? Que cette grande magicienne, de même que le Verbe et que tout Art, se suffit au delà de toute expression et qu'elle devrait suffire (ô inclinations !) aux humbles servants que nous sommes et à qui il serait interdit, parce que puéril, de rechercher parallèlement d'autres sensations.

Compagnons du Libéraire, vous qui vous proclamez si joyeusement les amoureux de la Beauté, qui choisissez pour faire Paris un moment, le coin gracieux de l'étang de Villeneuve, pourquoi donc y emmenez-vous ce même dieu ! Nicot... Mais, on est à la campagne... oui, la campagne, la Nature, aussi bien que la musique, se suffisent. L'air y était pur ce jour-là, extraordinairement pur ; il vivifiait les poitrines ; c'était de la Beauté, sans tache. Pourquoi fallut-il que Nicot...

Abrité, ou diabolique ?

Camarade, tu fumes le tabac presque en toute occasion : le matin, au réveil ; le soir, au lit ; lorsque tu te rends au travail, lorsque tu travailles, lorsque tu te reposes, lorsque tu te divertis, lorsque tu t'instruis, lorsque tu manges, lorsque tu aimes (et tu fais fuir l'Amour), lorsque tu es gai, lorsque tu es triste, lorsque tu « manifestes ». Camarade, tu avais le biberon, lors du défilé de l'honneur de Jaurès dont le souvenir, en tant que fasciste, aurait pu, lui aussi, se suffire... Camarade, tu fumais, en accompagnant Charles Lorne au cimetière. L'émotion, la solidarité, les larmes, pouvaient te suffire... Camarade, tu fumais partout et en tous temps. A la maison, tu empoisonnes tes enfants et ta compagne ; tu leur donnes un mauvais exemple, les incitant à t'imiter ou à douter de ta valeur. Pour une cigarette, tu deviens autoritaire, tu fais souffrir à tes côtés. Tu n'es jamais assez pauvre pour te passer de nicotine, ni assez fatigué

pour ne pas « faire la queue » devant les boutiques, à l'instar des mères qui attendent du lait pour leurs petits. Oui, tu fais la queue du tabac, bien sage, bien silencieux, sans honte, pour obtenir de quoi biberonner. Rien ne peut mieux marquer, nous semble-t-il, ton inconscience, ta déchéance. Dis, camarade, montres-tu toujours autant de patience à la maison, entouré de tes enfants, qu'au sein de cette queue, où tu deviens un modèle de soumission ?

Camarades, vous avez bien voulu vous abstenir de fumer, après lecture d'une pancarte-prière placée sur l'estrade des « Fêtes du Peuple ». Grâces vous en soient rendues ! Mais, quel étonnement lorsque, les auditions terminées, dans la salle même, on vous voit aussitôt accomplir les gestes augustes... C'est votre Chant du Départ... Vous semblez sortir d'une géhenne ; vous allez pouvoir enfin donner libre cours... Cette précipitation, cet enthousiasme mêmes, ne sont-ils point l'indice de votre servitude, puisque vous ne pouvez vous abandonner tout entiers aux impressions d'une soirée ?

Camarade, Nicot te possède. Tu le sèches, tu l'aspîres, tu le mâches. Il est ton tyran ; tu l'aimes, en esclave fidèle. Tu ne veux pas de maîtres ; tu refuses d'être esclave. Tu es un maître. Il est des plus dangereux. Tes maîtres de tous lieux le savent et se gardent bien de t'en instruire. Ils continuent à monopoliser la vente du produit néfaste, afin de mieux te faire croire à sa valeur. Ils comptent sur le tabac et sur l'alcool pour t'aveugler. C'est avec eux qu'ils ont pu faire la Guerre.

As-tu senti, as-tu compris, ô camarade ? Julia BERTRAND.

Un camarade m'a écrit :

« Combien sont dans mon cas après ces quatre ans et plus de cette ignoble guerre, combien sont « amochés » des voix respiratoires (souvent fois, j'ai craché le sang par la faute de copains fumeurs), et sont dans l'alternative ou de ne pouvoir répondre à l'appel des organisateurs de « meeting de protestation » ou de détruire un peu plus leur faible santé ! »

— Que l'impérative pancarte « défense de fumer » soit placée à la réflexion des « conscients », et abstention en réunion pour les fumeurs. »

Je lui ai répondu : « Vous pensez bien que, comme vous, je souffre abominablement au cours des réunions publiques ; j'en ai manqué un grand nombre ; ou bien, j'ai pu entendre, comprendre, veux-je dire, la plupart des discours à cause du fléau. » J. B.

Notes d'une Révoltée

La Propagande par l'Exemple

« Tout ce qui est beau est anarchiste », écrivait dernièrement un ami du Libéraire.

Rien n'est plus vrai : tout ce qui élève l'être humain au point de vue intellectuel ou moral, et qui contribue à faire de lui un individu au lieu de le laisser « enlaidi » dans la masse inconsciente et aveugle, tout cela est anarchiste.

Le mot importe peu : c'est la chose qu'il faut mettre aujourd'hui courageusement en pratique. Nous, les jeunes anarchistes qui voulons, de toutes nos forces, contribuer à faire un monde plus beau, il faut nous rappeler avant tout que, dans le milieu hostile ou indifférent où nous sommes isolés — le plus souvent — notre influence sera d'autant plus grande que nous serons plus anarchistes, c'est-à-dire meilleurs. C'est grâce à l'accueil sympathique qu'ils m'ont fait au premier abord que les anarchistes ont gagné ma confiance : c'est grâce à leur exemple que je suis devenue comme eux. L'amitié appelle l'amitié, de même que la haine attire la haine.

En toutes occasions, sachons donc nous montrer droits et courageux. N'obéissons qu'à notre raison ou à nos sentiments propres ; restons nous-mêmes — enfin, même si nous devons, au milieu des autres, demeurer isolés. Sans qu'il soit nécessaire de proclamer ses opinions, et de se réclamer très haut du titre d'anarchiste, qui effraie encore les niais, ne laissons passer aucun raisonnement, aucun acte que nous jugeons mauvais sans protester, ne serait-ce que négativement, par notre silence, qui sera remarqué parce qu'il détonne, et qui fera réfléchir les autres malgré tout. Détruire une idée fautive, agir selon la conscience quand les autres suivent d'impulsion du troupeau, c'est avoir du courage.

Mettez ses actes d'accord avec ses pensées, c'est de la droiture. N'oublions jamais que ceux qui nous entourent nous jugent sur nos actions plus que sur nos paroles. Ayons le courage de mettre en pratique, dans la mesure de nos forces, les idées que nous admettons en théorie. Montrons à nos destructeurs que nous ne sommes pas des lanceurs de bombes et des brailleurs ; que nous avons une philosophie — la plus belle de toutes — et que, mieux que la plupart des philosophes en chambre, nous restons près du peuple pour lui montrer, malgré tout, la route à suivre. La société actuelle nous empêche de réaliser notre idéal, direz-vous ? C'est vrai, mais luttons quand même, et, parce que vous êtes du côté de la vérité, le combat qu'on vous impose portera ses fruits.

Et puis, soyez bons. Vivez, autant que possible, votre vie d'anarchiste ; mais quand vous souffrez, accusez moins les hommes, souvent irresponsables, que les institutions mêmes de la société. Être anarchiste, c'est voir en tout humain un frère, les plus méchants n'étant que les plus malheureux et les plus ignorants. Ayez confiance, malgré tout, en la nature humaine : les yeux clairs des petits enfants ne reflètent que la confiance et la franchise quand on ne leur a pas appris à haïr et à mentir ; les grandes personnes seraient meilleures si l'éducation et la société actuelles ne les avaient façonnées à leur image.

Pour qu'on ne vous trompe pas, ne cherchez jamais à tromper les autres, et ne portez point votre arme, essayez d'aimer. Que votre porte et votre cœur soient ouverts à tous, que votre sympathie agissante aille encourager sans cesse les plus humbles, les plus faibles, ceux que la société écrase, et que

POURQUOI LA C. G. T. ?

La grève de la Métallurgie, si elle n'apporte à ses grévistes nul avantage matériel, a le mérite d'avoir dénoncé l'irresponsabilité du fonctionnarisme syndicaliste et l'esprit nettement antirévolutionnaire de son système.

Un incident tout petit, la marche sur la C. G. T. des sections parisiennes de la métallurgie en grève, dont la 20^e prit la plus grande part, a dessillé les yeux de plus aveugles.

La C. G. T., en la personne d'un de ses secrétaires, Laurent, ayant été amenée par la force à expliquer aux grévistes le jeu du Cartel inter-fédéral, déclina toute responsabilité pour la C. G. T. de l'échec du mouvement révolutionnaire de la métallurgie ; le Cartel inter-fédéral s'étant prononcé, dit-il, la C. G. T. n'avait qu'à prendre note de ces décisions.

Déjà, dans maintes circonstances, la colère des syndiqués s'était manifestée contre les dirigeants de la C. G. T., qui légitimement leur attitude d'impudence, d'irresponsabilité, en arguant non seulement de la confiance qu'on leur renouvelait dans les Congrès, mais aussi, qu'ils n'avaient pas à tenir compte de l'opinion de 300.000 grévistes debout pour des revendications d'ordre général, ces grévistes n'étant, malgré la force et la profondeur de leur mouvement révolutionnaire, qu'une partie de fédération au sein des 46 fédérations de la C. G. T.

Ce système de fuir les responsabilités, propre au régime bourgeois, ne protégeant peut-être pas encore assez la C. G. T., le Cartel inter-fédéral fit le reste... Le Cartel inter-fédéral, réuni pendant quelques heures, vote en hâte une résolution poignardant dans le dos le plus beau mouvement ouvrier que l'on ait eu à enregistrer et, insaisissable par excellence, il disparaît ; voilà un beau paravent qui met notre C. G. T. à l'abri de toute responsabilité ! C'est simple... c'est trop simple !

Le Comité d'entente de la métallurgie, toujours sur le terrain corporatif, malgré ses sections de grève s'affirmant révolutionnaires, envoie des orateurs dans ces sections, qui, accueillis plus que froidement, déclarent à la masse des grévistes être cependant sincèrement révolutionnaires ; mais que, chargés d'une mission, ils sont irresponsables et non comptables de l'action pour laquelle ils sont mandatés. Et partout, du haut en bas du syndicalisme, même défilade des responsabilités, et la situation s'aggrave encore de l'attitude des fonctionnaires syndicaux, foulant aux pieds les décisions de leurs assemblées générales, en se « dégonflant » devant les risques que peut courir leur peau.

La masse des grévistes, désabusée, trompée, trahie, n'a personne à qui adresser son indignation : Comité d'entente, conseils syndicaux, Fédération des Métaux, Cartel inter-fédéral, C. G. T., se rejetant les responsabilités. Et leur avis, à ces grévistes, c'est que le Parlement, toujours saisissable, peut, à l'occasion être « débarqué », mais que la C. G. T., représentant 46 fédérations et représentée seulement par une demi-douzaine de fonctionnaires, est un mythe ; ces hommes, liés par des résolutions de Congrès qui ne tiennent pas compte que les événements se précipitent, ne peuvent régulièrement prendre position devant un million (ce chiffre est pris comme exemple) de grévistes parisiens poussés à la rue par les circonstances favorables à une révolution, parce que leur fonction est régie par des mandats nettement définis !

La C. G. T. fera la révolution à son heure (!) alors qu'une révolution ne se crée pas artificiellement, qu'une révolution vient à un moment quelconque, provoquée par un incident quelconque. La C. G. T., dans le principe même de son organisation, de son système, est donc antirévolutionnaire. Nos camarades communistes de 1871 n'avaient pas le malheur d'avoir une C. G. T. et un Conseil national du Parti, qui bidaient Paris, cerveau d'une révolution, en le priant d'attendre, pour commencer la Révolution, que l'on mit en marche des rouages

de votre exemple les aide à relever la tête. C'est là la meilleure des propagandes, parce qu'elle est de tous les instants, et qu'elle touche les cœurs en même temps que les cerveaux.

C'est la plus difficile aussi, parce qu'elle exige un effort continu, un courage incessant. Mais si vous, hommes et femmes de l'avenir, n'avez pas ce courage, où le trouvera-t-on ? Soyez donc anarchistes, partout et toujours ; semez sans compter la bonne semence de raison et de bonté, et soyez sûrs que tôt ou tard, la moisson lèvera.

La récompense, c'est de se sentir heureux malgré les ouragans et les tempêtes de la vie ; c'est d'avoir au fond de soi-même, la pensée consolante qu'on vit sur cette terre une vie d'être humain, alors que tant d'autres vivent de celle des bêtes. Mais, surtout, c'est de voir que les idées qu'on a semées partout, l'exemple qu'on a donné à tous, n'ont pas été perdus. Et la meilleure des récompenses, elle est dans le regard affectueux des amis, dans la poignée de main fraternelle qu'ils vous donnent, dans la sympathie toujours croissante dont vous entourent tous les cœurs honnêtes et sensibles, parce qu'ils sentent en vous l'anarchiste sincère, l'être vraiment humain dont la vie est toujours loyale, courageuse et bonne.

MARIETTE.

immensément lourds aux mains des fonctionnaires embourgeoisés la plupart et nettement hostiles à des mouvements compromettant leur tranquillité.

Sur le terrain révolutionnaire, la C. G. T. est une entrave ; reste pour justifier son maintien le terrain corporatif. Mais... le Conseil national des Métaux et le Cartel inter-fédéral ont déclaré avec juste raison que les avantages corporatifs n'étaient que palliatifs !

Alors, pourquoi la C. G. T. ? Aussi, camarades syndiqués, qu'attendez-vous pour former des comités inter-syndicaux composés par les délégués syndiqués des ateliers, des magasins, des administrations, des bureaux, des champs, des usines appartenant à toutes les catégories de travailleurs d'un arrondissement, d'une ville, et envoyant des délégués par comité au sein d'un Comité d'action régional travaillant à l'organisation de la vie : production et consommation, devant l'éventualité d'une révolution possible ?

Les organismes d'action communiste, composant les cadres révolutionnaires de ces Comités inter-syndicaux d'ouvriers organisant la révolution au point de vue technique, pourront, eux, s'occuper de propagande communiste et de tout ce qui est propre à leur action, parallèlement à ces conseils d'ouvriers qui adhéreront à ces organismes afin de se tenir en contact étroit, permanent, avec tout ce qui constitue le mouvement révolutionnaire.

Ce serait un moyen de faire réfléchir nos dirigeants de la C. G. T. qui n'ignorent rien de la misère de leur rôle et peut-être, avec cette épée dans les reins, trouveraient-ils mieux que la proposition que je soumets au jugement de mes camarades travailleurs, prêts à désertier l'organisation syndicale et à créer une débandade que certains escomptent.

LOUIS RIMBAULT.

LA FOULE

La foule a été la « Victoire ». Animée par une bruyante et folle gaieté, elle est allée par toute la ville crier la joie qui s'était emparée d'elle si tôt qu'elle a vu que ce qu'elle appelle « la défaite des nations Barbares par les Pays Civilisés » était consacrée par un papier portant les sceaux et signatures de nombreux hommes d'affaires qualifiés diplomates.

Cette foule inconsciente, irréfléchie, imprévoyante s'est entièrement donnée à la Paix comme elle aurait acclamé la Guerre. Si un maître du jour, était venu le lui ordonner.

Les événements de ces dernières années ne lui ont rien appris. Elle est toujours aussi sottise, aussi futile qu'autrefois.

Elle va, court, vole vers le plaisir ou plutôt vers ce qu'elle croit être le plaisir. Elle s'amuse, chante, danse, et rien de demande pas davantage, elle est satisfaite ainsi.

De bruit, du mouvement, des « flonflons » d'orchestre, des chansons obscènes, des cris insensés, des éclats de rire, voilà ce qui paraît réclamer la foule ; elle ne désire pas autre chose.

Serait-ce là sa vie, sa raison d'être ? La foule ne voit pas, ne devine pas, ne comprend pas, ne prévoit pas.

Elle écoute ceux qui la poussent vers le gouffre. Elle précipite, et non seulement elle s'indigne devant leurs ordres, leur obéit, mais en plus elle les respecte, les vénère, les porte en triomphe.

Ceux-là, ses maîtres, la fouaillent, la tyrannisent, en font leur « chose », leur jouet, leur domestique, et cependant elle est toujours leur admiratrice dévouée qui se courbe sans cesse devant eux et respecte leurs institutions.

Une fanfare militaire fait-elle entendre sa musique guerrière dans le lointain qu'aussitôt on la voit, cette foule, affolée, troublée, quittant tout repos ou toute tâche pour courir, heureuse, ivres le point d'or partant les accents sonores des clairons et autres instruments de cuivre.

C'est ainsi que nous l'avons vue, ces jours récents, aller au devant des retraites militaires qui autrefois furent employées par un belliqueux ministre pour créer dans le peuple un état d'esprit favorable à l'Armée. Aujourd'hui encore ces manifestations timamarsques, nullement musicales mais parfaitement cacophoniques ont été organisées dans le même but.

Et elles ont abouti. La foule a été fascinée, elle s'est placée sur le passage des retraites, et, dans son ivresse, dans sa bêtise, dans sa folie, les a acclamées.

Pour elle la guerre n'est plus, la paix est signée, tout rentre dans l'ordre ; l'Allemagne paiera, la France prospérera... et les Français bénéficieront de cette prospérité.

Elle pense ainsi sans se rendre compte des hommes que partout les autorités réservent à l'Armée qu'elle lui font glorifier.

La Guerre a cessé, semble-t-il, mais l'Armée vit encore. Et pour quel usage la maintient-on sinon pour celui de la guerre... à venir ? car enfin, qu'on dise, le rôle des soldats est de faire la guerre.

Mais la Foule ne veut pas envisager cette question.

Dans le métier militaire elle ne voit que de pimpants uniformes tout couverts de galons dorés, de boutons dorés, de médailles dorées, etc., elle entrevoit aussi de majestueuses défilés à Longchamp ou autre part, des évolutions théâtrales sur un terrain de manœuvres quelconque, idées spectacle équestres, etc., etc.

Ces tableaux la réjouissent et lui apportent le bonheur.

En les regardant elle éprouve le frisson patriotique et son allégresse est infinie. O ! Foule, tu as besoin d'être fouettée plus que jamais.

Peut-être, alors, comprendras-tu ? Jacques LESIMPLET.

L'Utilité de la Violence ?

Abonnement annuel : 3 fr. Le numéro, 0,2
S'adresser : G. Hardy, 29, rue Pixérécour
Paris.

Très bien, amis du XV^e, d'avoir répondu, dans le numéro du 15 courant, aux quelques lignes écrites par moi dans la Vie Ouvrière. Mais il est nécessaire que je précise ma pensée afin d'éviter toute équivoque.

1° En écrivant dans la Vie Ouvrière les quelques lignes qui font le sujet de notre discussion, mon but n'était point de recommander la pondération en matière antiparlementaire, mais bien de stimuler jeunes et vieux, pour les engager à recommencer la propagande sur de bonnes bases propres à l'organisation des foyers de jeunes syndicalistes. J'ai profité de l'occasion qui se présentait à moi de parler à beaucoup de jeunes pour les mettre en garde contre ce que je considérais — et considère encore — comme une maladresse.

En voici la preuve : le camarade auteur de l'article du jour antiparlementaire l'a remis dans sa poche !

2° Résolution du Comité d'Entente : « Les Jeunes ne seront pas engagés en totalité... et les camarades... entendent bien individuellement... »

Je ne comprends pas... ou du moins je ne comprends pas : incitation officieuse et non officielle ; on s'engage en ne s'engageant pas... Comprenez qui pourra !

3° Si vous voulez parler au nom de la « presque totalité des jeunes », au nom de qui parlerez-vous ? Est-ce au nom de ceux qui étaient autour de Parnelaud, de Hansmoduel, de Lepetit, etc. ? Au nom de ceux qui n'avaient rien fait pour assumer leurs responsabilités avant la guerre ? De ceux qui s'attendent à retrouver un bon foyer dès leur retour à la vie civile ? Ou bien est-ce au nom de ceux qui ne sont pas d'accord avec vous aujourd'hui ?

C'est surtout en mon nom personnel et en mon nom de camarade que je dois vous répondre.

4° Quand je parle de... l'Union des Syndicats nous a aidés... c'était avant la guerre surtout. Je l'affirme.

Je ne suis pas le premier à fustiger les vieux, puisque j'écris dans ledit article : « Qu'on fait les vieux pour que les jeunes ouvriers soient remplacés par les apprentis ? Rien ! »

5° Si l'Union des Syndicats a feint d'ignorer les J.S., n'y a-t-il pas de leur faute à elles-mêmes ? Lui ont-elles montré un véritable programme de travail syndicaliste et social ? Et puis, a-t-on demandé de l'aide, oui ou non ?

Quant à la C.G.T., son appui nous fut acquis par l'intermédiaire des secrétaires de son bureau. Cela avant la guerre. Je n'attribue pas énormément d'efficacité pour notre mouvement de jeunesse à la Confédération ; c'est surtout dans les organisations locales ou départementales, Unions et Bourses, que j'appui m'apparait vraiment profitable :

6° L'espérance que vous pouvez fonder grâce à un ordre du jour sur l'Orientation de l'Indépendance du Syndicalisme, surtout quand cet ordre du jour doit motiver la relation antiparlementaire, cet espoir m'apparait bien maigre, vu la tournure des mouvements ouvriers de ces semaines-ci.

Entraînez donc derrière vous des jeunes apprentis que vous applaudirez dans les préaux des écoles durant la période de propagande antiparlementaire ! Faites-en à votre tour : des moutons !

7° Ou bien vous êtes logiques avec vous-mêmes : vous n'êtes plus des jeunes et vous laissez les cadets, les apprentis apprendre l'A.B.C. de la vie aux points de vue suivants : moral, matériel, intellectuel. Et, dès lors, de ce point de vue élémentaire, il en sortira la véritable arme antiparlementaire, c'est-à-dire les notions nécessaires pour aboutir à l'émancipation intellectuelle.

Moyens révolutionnaires : et pour cela il faut cette éducation et cette action économiques dispensées à une bienfaisante institution du communisme intégral !

8° Je ne préche point la modération ni aux uns ni aux autres, sous prétexte de foudres de la part des fonctionnaires syndicaux.

Mais ce que je vous demande, c'est de ne point être cause d'obstacles nouveaux à la création ou à la propagande des jeunes syndicalistes. Les jeunes évolués réformés, influencés ont besoin, avant toute autre chose : de lire, d'apprendre, d'écrire, de discuter et de bien réfléchir, le tout dans une atmosphère amicale ; dans les Bourses, dans les Maisons de Syndicats, si

LYON

Les jours et les semaines se succèdent, mais hélas ! la situation est toujours plus dure que jamais, la situation des travailleurs de la région lyonnaise n'est pas enviable que celle des ouvriers des autres centres industriels, car tout augmente, dans des proportions inquiétantes, et différents produits, tel le sucre, sont même rares en ce moment, ce qui ne facilite pas la tâche de la vie. Quand les moutons verront-ils clair ?

Quoi qu'il en soit, certaines catégories de travailleurs arrivent à obtenir des résultats qui, jusqu'à ce jour, leur avaient été contestés. Dans l'industrie hôtelière, par exemple, ils viennent de signer un contrat collectif qui leur accorde le repos hebdomadaire et l'application de la journée de huit heures.

A côté d'eux, les parias de l'alimentation, les garçons d'épicerie, viennent de bénéficier de vraies victoires, ce qui prouve qu'il n'y a pas de travailleur qui ne puisse obtenir des résultats, jadis si esclaves.

Actuellement, dans la métallurgie, une agitation sérieuse se manifeste. Serait-ce le prélude d'un mouvement général dans cette région ? Des explications sur les décisions du Comité national ont été fournies par les délégués à un meeting corporatif.

L'heure où paraîtront ces lignes, le mouvement sera peut-être général dans cette industrie.

Les travailleurs lyonnais sont avides de bénéficier de la vraie liberté, celle qu'ils ne possèdent pas encore.

Et si les gouvernants ont assés nos Cédistes, tous nos fonctionnaires syndicaux, il est vrai que leur situation n'est plus la même que celle des exploités, puisqu'ils n'ont aucune revendication à formuler, les travailleurs sans Revolutions, mais non, on ne le voit pas. Probablement, ils ne plaident pas, ce drapeau qui symbolise l'idéal révolutionnaire, le vrai, le bel idéal d'émancipation et de fraternité humaine.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais, le sort qui t'est réservé est des plus mauvais.

Alors, peuple, que fais-tu là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation... »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200.000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et tous ces colliers armements ? Te les-tu demandés ?

regard, mais demain la vie, la gousse de vie te reprennent dans son cycle infernal, tu ne connaîtras le revers.

Ainsi, la jeunesse a vu la victoire de la guerre contre le peuple russe ; demandent une action énergique et immédiate pour obtenir l'annulation de la dette, le retrait des troupes de Russie, la démobilisation et la reprise de la véritable lutte de classe ; se séparent au cri de : « A bas les renégats de la C. G. T. ! Vive la Russie révolutionnaire ! Vive la révolution sociale internationale ! »

Pierre Dubos.

NANCY

La grève du bâtiment qui dure depuis plusieurs semaines déjà continue. La situation n'étant pas changée — sauf de la part de certains petits patrons qui ont signé le contrat proposé par l'organisation ouvrière.

Les grévistes sont toujours résolus à mener la lutte jusqu'à complète victoire et pour tenir, les soupes communistes fonctionnent à la satisfaction de tous.

Si la solidarité ouvrière continue à se manifester nous viendrons à bout du patronat.

GORETY.

BORDEAUX

Samedi soir, manifestation en l'honneur de la victoire, la Grande Victoire, celle des capitalistes et des gouvernements coalisés contre les peuples. Mais, cette fin de semaine fut aussi une victoire ouvrière pour les travailleurs de Bordeaux.

Après quatre semaines de grève, les requins de la métallurgie ont fini par faire de grosses concessions. Ce n'est pas tout ce qu'on était en droit d'espérer, mais de fortes améliorations sont acquises.

De jeunes camarades ou inconnus — les deux sont semblables — ont pu crier samedi soir leurs chansons patriotiques, par contre, au cours des dernières semaines écoulées, les accents de l'Internationale et d'autres chants révolutionnaires ont fait trembler les murs de notre bonne ville, qui est encore le théâtre de la réaction.

Il y a quelque chose dans l'air, les temps sont changés, nous pouvons le constater, et avec cette évolution qui transforme les esprits, des besoins nouveaux se font jour.

De l'avis unanime des militants les plus en vue, on ne s'attendait guère à un mouvement d'ensemble aussi vaste, aussi uni. Dès maintenant, le patronat devra compter avec une organisation qui devient de jour en jour plus puissante.

Nadaud.

VIENNE

Aux Camarades lecteurs

La plus belle arme de propagande pour nos idées a toujours été et sera toujours le journal.

A Vienne, les journaux « d'avant-garde » sont vendus à la Bourse du Travail, soit au bénéfice du journal lui-même, soit au bénéfice de la Jeunesse syndicaliste ; c'est donc toujours au bénéfice de la propagande.

Les principaux militants de la Bourse du Travail sont surchargés de besogne et ne peuvent se charger de cette propagande comme il le faudrait ; nous voulons donc savoir si, parmi les camarades lecteurs de ce journal, il y en a quelques-uns qui pourraient se charger de vendre nos organes dans la rue et dans les usines ; nous formerons un groupe dans cette intention ; il faut, pour cela, une certaine présence d'esprit ; quand on veut quelque chose, il faut vouloir longtemps.

Les camarades bourrés de bonne volonté peuvent se mettre en rapport avec moi à la Bourse du Travail.

Heret.

MARSEILLE

Dimanche a eu lieu un grand meeting organisé par l'U. D. pour l'annulation, la démobilisation et contre l'expédition de Russie.

Quelques copains présents à ce meeting ont pu faire comprendre aux auditeurs la conduite néfaste des dirigeants de la C. G. T., dont l'attitude a permis d'organiser et de continuer l'assassinat systématique des révolutionnaires russes et hongrois, et de maintenir dans les gèlles républicaines nos camarades coupables de ne pas avoir trahi la classe ouvrière.

A l'issue du meeting, l'ordre du jour suivant a été voté par tous les camarades présents :

Les travailleurs marseillais, réunis à la Tour Eiffel, après avoir entendu les divers orateurs,

1° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

2° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

3° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

4° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

5° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

6° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

7° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

8° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

9° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

10° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

11° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

12° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

13° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

14° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

15° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

16° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

17° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

18° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

19° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

20° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

21° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

22° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

23° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

24° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

25° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

26° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

27° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

28° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

29° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

30° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

31° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

32° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

33° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

34° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

35° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

36° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

37° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

38° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

39° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

40° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

41° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

42° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

43° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

44° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

45° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

46° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

47° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

48° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

49° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

50° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

51° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

52° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

53° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

54° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

55° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

56° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

57° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

58° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

59° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

60° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

61° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

62° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

63° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

64° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

65° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

66° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;

67° Demandent la démission immédiate de la C. G. T. ;